Hommes, femmes, parfums et puanteurs dans quelques textes littéraires arabes des IV^e/X^e et V^e/ XI^e siècles

Monica Balda - Tillier

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/beo/4669>

DOI : 10.4000/beo.4669

ISSN : 2077-4079

Éditeur

Presses de l'Institut français du Proche-Orient

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2016

Pagination : 249-264

ISBN : 978-2-35159-800-9

ISSN : 0253-1623

Référence électronique

Monica Balda - Tillier, « Hommes, femmes, parfums et puanteurs dans quelques textes littéraires arabes des IV^e/X^e et V^e/XI^e siècles », *Bulletin d'études orientales* [En ligne], LXIV | 2016, mis en ligne le 01 avril 2018, consulté le 04 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/beo/4669> ; DOI : 10.4000/beo.4669

Hommes, femmes, parfums et puanteurs dans quelques textes littéraires arabes des IV^e/X^e et V^e/XI^e siècles

Monica BALDA-TILLIER

Résumé : L'odorat jouit d'un statut privilégié dans la culture arabe médiévale. Dans certains textes littéraires des IV^e/X^e et V^e/XI^e siècles, les parfums et les puanteurs revêtent une valeur morale ou une connotation socioculturelle particulière. Cet article est une étude, non-exhaustive, de l'imaginaire et des significations sociales attribuées aux odeurs à cette période.

Mots-clés : Odeurs, parfums, puanteurs, littérature arabe médiévale, raffinement, *mujūn*.

Abstract: Smell has a privileged status in the medieval Arab culture. In some Arabic literary texts of the fourth/tenth and fifth/eleventh centuries, perfumes and stinks reveal moral values or take peculiar socio-cultural connotations. This article represents a study, which does not claim to be exhaustive, of imagination and social meanings that classical literary documents attributed to odors at that time.

Keywords: Odors, perfumes, stinks, medieval Arabic literature, refinement, *mujūn*.

ملخص : الرائحة لها وضع متميز في الثقافة العربية في القرون الوسطى . تشير بعض النصوص الأدبية العربية من القرن الرابع /العاشر أو الخامس /الحادي عشر إلى أن العطور والروائح الخبيثة تملك قيمة أخلاقية ودلالات اجتماعية وثقافية معينة . ويمثل هذا المقال دراسة ، لا تدّعي أن تكون شاملة ، للخيال والمعاني الاجتماعية التي كانت تنسب إلى الروائح في ذلك الوقت .

الكلمات المحورية : روائح ، عطور ، نتونة ، الأدب العربي القديم ، ظرف مجون .

Souvent méprisé dans les sociétés occidentales, où il fit figure de « résidu archaïque de la bête en l'homme » ¹, en particulier lorsqu'on le compare au bien plus « noble » sens de la vue, l'odorat jouit d'un statut privilégié dans la culture arabe médiévale imprégnée d'islam. Cette religion lui attribue en effet une valeur eschatologique particulière : « the sweet smell of a martyr is a clear indication that this pure soul had bypassed the torments of the grave and gone directly to Paradise. [...]. The scent of martyrs, often compared with the fruits of Paradise, intimated the comforting closeness of the Garden. » ²

Ce n'est pourtant pas de l'odeur de sainteté dont nous traitons dans cet article, mais de senteurs beaucoup plus terrestres. Partant de l'observation que, dans certains textes littéraires arabes du IV^e/X^e et V^e/XI^e siècles, les parfums et les puanteurs revêtent une valeur morale ou une connotation socioculturelle particulière, ce travail représente une étude, qui ne prétend pas à l'exhaustivité, des significations que l'on attribuait aux odeurs à cette période. Pour un objet aussi volatil que les odeurs, ce sont principalement les documents écrits, et les textes littéraires en particulier, qui nous donnent accès à l'« imaginaire social » de l'odorat ³.

Notre démarche consiste à relever et à classer les mots ou les expressions désignant les odeurs, bonnes ou mauvaises, dans des ouvrages où elles sont utilisées pour dénigrer ou, au contraire, faire l'éloge de la beauté et du raffinement, et deviennent ainsi des marqueurs socioculturels d'identité.

Le *Kitāb al-Muwaššā* (*Le livre du brocard*), connu aussi sous le nom de *Kitāb al-Ẓarf wa-l-ẓarafā'* (*Livre du raffinement et des raffinés*) d'al-Waššā' (m 325/937) ⁴, a été choisi comme point de départ pour traiter des parfums. Tout en faisant partie du genre littéraire des traités d'amour, qui fixent les préceptes, la philosophie et les règles à suivre de l'*ars amandi* 'udrite, cet ouvrage se situe à part. En effet, outre les éléments caractéristiques du genre, comme la description des états des amants et de l'essence de l'amour, il définit un code de comportement en société. Il représente un véritable guide de conventions sociales d'élégance à l'usage des raffinés, réglementant, dans le même temps, les mœurs auxquelles les membres de ce groupe social d'élite doivent se conformer ⁵.

Les données recueillies dans le *Kitāb al-Muwaššā* ont ensuite été confrontées à un deuxième ouvrage, intitulé *Kitāb al-Muḥibb wa-l-maḥbūb wa-l-mašmūm wa-l-mašrūb* (*Livre de l'amant, de l'aimé, des senteurs et des boissons*) d'al-Sarī al-Raffā' (m. v. 362/972) ⁶, une anthologie

1. JACQUET 2010, p. 30.

2. EVANS 2002, p. 194.

3. Nous avons repris l'expression « imaginaire social », que nous avons mise entre guillemets, de l'ouvrage d'Alain Corbin, *Le miasme et la jonquille* (CORBIN 2008).

4. Al-Waššā', *Kitāb al-Muwaššā*, L'auteur du *Kitāb al-Muwaššā*, le grammairien et lexicographe originaire de Bagdad al-Waššā', fut reconnu surtout comme autorité en matière d'élégance et de bonnes mœurs (RAVEN 2004, XI, 175a-176b).

5. À propos du raffinement et des raffinés, voir : MONTGOMERY 2004, XI, 460ab ; ENDERWITZ 1989, p. 125-142 ; GIFFEN II, 1989, p. 821-822.

6. Al-Raffā', *al-Muḥibb wa-l-maḥbūb wa-l-mašmūm wa-l-mašrūb*. Al-Sarī b. Aḥmad al-Raffā' est un poète de l'époque abbasside qui, grâce à son talent, eut accès à la cour des Ḥamdānides. Il écrivit des panégyriques et des satires et se distingua dans la description (*waṣf*) (SEIDENSTICKER 1989a, II, p. 690).

poétique contenant essentiellement des poèmes d'amour, des vers concernant des fleurs et des plantes aromatiques et de la poésie bachique ⁷. Organisé par thèmes (*ma'ānī*), il fut conçu non seulement dans le but d'affiner le goût poétique de ses lecteurs, mais aussi dans celui d'enseigner les règles essentielles de la description aux apprentis poètes ⁸.

Pour les pestilences, nous ferons principalement référence à la *Ḥikāyat Abī l-Qāsim al-Baġdādī* (*L'histoire d'Abū al-Qāsim le Bagdadien*) attribuée à Abū al-Muṭahhar al-Azdī (x^e siècle) ⁹, dont l'édition la plus récente est parue sous le titre d'*al-Risāla al-baġdādiyya* (*Épître bagdadienne*) par Abū Ḥayyān al-Tawḥīdī (m. 414/1023) ¹⁰. Il relate la journée d'un écornifleur et pique-assiette de Bagdad qui s'invite dans une réunion de notables à Ispahan et décharge sur l'assistance son exceptionnelle verve. Afin d'entretenir le réalisme fictionnel de son récit, l'auteur lui-même affirme avoir rencontré Abū al-Qāsim à Bagdad et avoir été le témoin de l'éloquence par laquelle ce personnage représente, à lui seul, toutes les qualités, les défauts et les habitudes des Bagdadiens de son époque, au-delà de leurs différences de classe et de leur statut social ¹¹. Les *Aḥlāq al-wazīrayn* ou *Maṭālib al-wazīrayn* (*Satire des deux vizirs*) d'al-Tawḥīdī fournit également quelques renseignements sur la valeur morale que l'on attachait aux mauvaises odeurs ¹².

Ces quatre ouvrages ont été produits par les élites des régions centrales de l'empire abbasside et reflètent donc leurs goûts et leurs conceptions. Même dans le cas où la description concerne des couches plus basses de la société, comme dans certains passages d'*al-Risāla al-baġdādiyya*, elle émane d'un groupe de privilégiés, seuls à pouvoir composer ce genre d'ouvrages ¹³.

Dans un premier temps, nous concentrerons notre attention sur les parfums et les puanteurs qui se dégagent des hommes (ou des femmes), en définissant le contexte dans lequel ils sont mentionnés. Nous traiterons ensuite des odeurs dans la description des villes.

7. SADAN 1991, p. 68.

8. SADAN 1991, p. 73.

9. Nous n'avons pas beaucoup d'informations sur ce personnage qui vécut probablement au v^e/xi^e siècle (GABRIELI 1960).

10. Abū al-Muṭahhar, *Ḥikāyat Abī l-Qāsim*. En 1997, une nouvelle édition de la *ḥikāya* a été publiée sous le titre d'*al-Risāla al-baġdādiyya*. L'éditeur a attribué l'ouvrage à Abū Ḥayyān al-Tawḥīdī : al-Tawḥīdī, *al-Risāla al-baġdādiyya*. L'hypothèse qu'Abū Ḥayyān al-Tawḥīdī ait rédigé la *Ḥikāyat Abī l-Qāsim* sous le pseudonyme d'Abū al-Muṭahhar al-Azdī fut formulée pour la première fois par M.Ġ 'Aġīl. Ce même auteur explique, dans un article de 1987 intitulé « *Ḥikāyat Abī l-Qāsim al-Baġdādī wa-l-Buwāyhiyyīn* », que la richesse lexicale et linguistique de la *Ḥikāya* ne peut provenir que de la plume d'al-Tawḥīdī. De plus, le milieu social auquel appartient Abū al-Qāsim correspondrait exactement à celui d'al-Tawḥīdī. Une section entière de la *Ḥikāya* est prise du *Kitāb al-Imtā' wa-l-mu'ānasa* d'al-Tawḥīdī. Voir 'AĠīl 1987, p. 60-65. Concernant cette question, voir aussi BALDA 2000, p. 27-38. Bien que nous ne considérons pas ces arguments comme probants, nous donnerons en notes les références de l'édition de 1997.

11. Al-Tawḥīdī, *al-Risāla al-baġdādiyya*, p. 42-43.

12. Abū Ḥayyān al-Tawḥīdī est un homme de lettres et prosateur du v^e/xi^e s. (STERN 1960).

13. Dans son essai sur le *muġūn*, Zoltan Szombathy remarque que ce type de littérature, dont la *Risāla* fait sans doute partie, est produit par des hommes de lettres cultivés et appartenant aux classes sociales les plus élevées (SZOMBATHY 2013, p. 34).

Raffinement et art de se parfumer

Dans l'imaginaire occidental, l'Orient apparaît depuis l'Antiquité comme l'origine des parfums les plus exquis. Les résines comme la myrrhe, l'encens et le storax, utilisées pour confectionner des parfums et des médicaments comme pour traiter les blessures, étaient récoltées en Arabie et acheminées vers l'Occident. Le baume de Maṭariyya en Égypte, considéré comme la panacée, médicament capable de soigner tous types de maladies, ainsi que les blessures et les morsures venimeuses, était très recherché. Le chroniqueur égyptien Ibn Iyās (m. environ 1523) affirme qu'il était vendu, à son époque, à prix d'or ¹⁴. La grande variété de plantes et d'arbres odoriférants mentionnés dans les ouvrages de botanique en langue arabe produits dans l'Espagne moresque du VI^e/XII^e siècle, comme le *Kitāb al-Filāḥa* (*Traité d'agriculture*) d'Abū al-Ḥayr (m. début du VI^e/XII^e siècle), montre également que l'art du jardinage était plus développé dans les zones occupées par les Arabes que dans le reste de l'Europe occidentale ¹⁵.

Parfums pour toute circonstance

Dans la partie du *Kitāb al-Muwaššā* intitulée *Sunan al-ẓarf* (*Règles du raffinement*), spécialement consacrée aux préceptes que tout raffiné doit suivre, aussi bien en matière de tenues vestimentaires que de comportements en société et de bonnes manières de table, un paragraphe est consacré aux parfums que les hommes raffinés et les femmes doivent ou ne doivent pas utiliser, comme son titre même le spécifie. Ce paragraphe est considéré comme essentiel par l'auteur de l'ouvrage, car celui qui ne respecte pas ces règles ne peut être un véritable raffiné (*Bāb ziyyi-him fī l-ta'aṭṭur wa-l-ṭīb alladī man ḥālafa-hu kāna ǧayr muṣīb*) ¹⁶. Une liste des parfums adaptés à chaque circonstance et à chaque individu représente l'essentiel de ce paragraphe.

Le musc

Le musc, dérivé de sécrétions produites par les mâles des cerfs musqués vivant en Asie centrale, mérite une attention particulière ¹⁷. Bien qu'il ne soit pas originaire d'Arabie, il est mentionné dans la poésie préislamique et des débuts de l'islam, dans le Coran et dans le ḥadīth. Il est présent dans la poésie érotique où il était considéré comme un aphrodisiaque ¹⁸.

Le *Kitāb al-Muwaššā* préconise de l'utiliser dépouillé de son écorce et dissous dans l'eau de rose (*al-misk al-maṣḥūl bi-mā' al-ward al-maḥlūl*) ¹⁹. Dans le *Kitāb al-Muḥibb*, le musc est mentionné 74 fois, en vers comme en prose. Tout d'abord il est comparé « à la trace laissée

14. MILWRIGHT 2003, p. 193.

15. HARVEY 1993, p. 118.

16. Al-Waššā', *Kitāb al-Muwaššā*, p. 162.

17. KING 2008, p. 178.

18. KING 2008, p. 175.

19. Al-Waššā', *Kitāb al-Muwaššā*, p. 162.

par le musc sur une douce joue arrondie »²⁰. Un paragraphe entier lui est consacré dans le *Kitāb al-mašmūm*, dans lequel l'étymologie de son nom (ar. *misk*) est expliquée à partir de la racine MSK (serrer, retenir), car le cerf musqué le garde serré dans une poche de son ventre (*yamsiku-hu al-ġazāl fī surrati-hi*)²¹. La couleur du musc se situe entre le noir (*dukna*) et le rouge (*humra*) et ces nuances sont utilisées dans la description de la bien-aimée²². Al-Sarī al-Raffā' rapporte aussi un *ḥadīṭ* prophétique selon lequel les gens du Paradis n'urinent ni ne vont à la selle, mais leur sueur coule sur leurs membres comme du musc²³.

Nombre de poètes ont mentionné le parfum du musc qui, parfois couplé avec celui de l'ambre, se dégage des cheveux, de la bouche, des joues, du corps et des vêtements de la bien-aimée, et se répand comme s'il était porté par la brise printanière lorsqu'elle se lève ou rentre dans une pièce²⁴. Il imprègne une demeure et évoque le souvenir de la rencontre amoureuse²⁵. Son odeur est comparée à celle de la violette, du *šāhisfaram* (sic) et de l'orange amère (*naranġ*)²⁶. De la terre émane parfois une fragrance comparable à celle de l'eau de rose lorsqu'elle est versée sur le musc²⁷. Ce dernier peut en effet servir d'encens, quelquefois mélangé au camphre, et répandu sur les cendres²⁸. Le vin exhale une exquise senteur de musc²⁹.

Dans l'introduction du *Kitāb al-Mašmūm*, cette essence est également évoquée pour sa couleur et comparée ensuite au teint de l'aimée ou la brillance du vin dans une coupe³⁰; dans une belle image, enfin, les lèvres et les dents de la bien-aimée sont comparées à des sceaux de musc imprimés sur des perles³¹.

20. Al-Raffā', *Kitāb al-Muḥibb*, III, p. 7.

21. Al-Raffā', *Kitāb al-Muḥibb*, III, p. 139.

22. Al-Raffā', *Kitāb al-Muḥibb*, III, p. 154.

23. Al-Raffā', *Kitāb al-Muḥibb*, III, p. 153.

24. Al-Mutanabbī (m. 354/965), *Kitāb al-Muḥibb*, p. 26.; Dū l-Rumma (m. 117/735), *Kitāb al-Muḥibb*, p. 27 et p. 126; al-Aqra' b. Mu'āḍ (I^{er}/VII^e siècle), *Kitāb al-Muḥibb*, p. 127; Ibn Mayyāda (m. entre 136/753 et 146/763), *Kitāb al-Muḥibb*, p. 142; Ibn al-Rūmī (m. 376/896), *Kitāb al-Mašmūm*, p. 84; Ġaylān b. Hurayṭ al-Rāġiz (II^e/VIII^e siècle), *Kitāb al-Mašmūm*, p. 174; al-A'šā (8/629), *Kitāb al-Mašmūm*, p. 155 et p. 178; al-Marrār (m. à la fin de l'époque omeyyade), *Kitāb al-Mašmūm*, p. 173; al-Šanawbarī (m. 334/945), *Kitāb al-Mašmūm*, p. 26 et p. 175.

25. Abū 'Alī Da'bal (236/860), *Kitāb al-Mašmūm*, p. 163; Ibn al-Mu'tazz (m. 295/908), *Kitāb al-Maḥbūb*, p. 79; Baššār b. Burd (m. environ 167/784) compare également sa relation avec sa bien-aimée au musc, à l'ambre et à la rose, *Kitāb al-Muḥibb*, p. 224.

26. Al-Muḥallabī (m. 352/963), *Kitāb al-Mašmūm*, p. 87; poète anonyme, *Kitāb al-Mašmūm*, p. 110; Ibn Lankak (m. 360/970), *Kitāb al-Mašmūm*, p. 116.

27. Abū 'Uyayna (m. 170/809), *Kitāb al-Mašmūm*, p. 157.

28. Al-Rā'ī (95 ou 96/714 ou 715), *Kitāb al-Mašmūm*, p. 161; Ibn Qays al-Ruqayyāt (85/704), *Kitāb al-Mašmūm*, p. 162; al-'Arġī (m. environ 120/738), *Kitāb al-Mašmūm*, p. 173.

29. Abū Nuwās (m. 198/814), *Kitāb al-Mašrūb*, p. 160; Yazīd b. Mu'āwiya (m. 63/683), *Kitāb al-Mašrūb*, p. 20.

30. Anonyme, *Kitāb al-Mašmūm*, p. 15; Ibn Taṭriyya (m. 126/744), *Kitāb al-Muḥibb*, p. 272; Abū Ḥafṣ al-Šaṭranġī (m. environ 210/825), *Kitāb al-Muḥibb*, p. 220; al-Šanawbarī, *Kitāb al-Muḥibb*, p. 221; al-Ṭā'ī (m. 231/846).

31. Kušāġim (m. environ 360/970-971), *Kitāb al-Muḥibb*, p. 130; Dū l-Rumma, *Kitāb al-Muḥibb*, p. 135.

Vingt-quatre poètes ayant vécu entre le I^{er}/VII^e et le IV^e/X^e siècle font référence dans leurs vers au *misk*. Le musc était un *topos* répandu dans la description de la beauté naturelle ou humaine la plus exquise, que l'on fasse référence à son parfum, ou qu'on décrive sa couleur ³².

Autres parfums « licites »

Quatre autres préparations odoriférantes sont admises à l'usage des raffinés en toute circonstance :

1. Le bâtonnet d'agalloche parfumé d'ambre recouvert d'eau de girofle (*wa-isti'māl al-'ūd al-mu'anbar bi-mā' al-qurunful al-muḥammal*) ³³ ;
2. L'ambre gris du sultan (*al-nadd al-sulṭānī*) ;
3. L'ambre de mer (*al-'anbar al-baḥrānī*) ;
4. Le safran délayé dans un parfum composé d'aromates (*al-'abīr wa-l-ḍarā'ir al-maftūqa bi-l-'abā'ir*).

Le *Kitāb al-Muḥibb* explique que le 'ūd est une racine, mais ne mentionne pas *al-'ūd al-mu'anbar* ³⁴. Dans un paragraphe du *Kitāb al-Mašmūm* consacré au *nadd*, al-Sarī al-Raffā' précise qu'il est fabriqué artificiellement (*maṣnū' ḡayr maḥlūq*) à partir d'un bâtonnet de bois d'aloès trempé dans un mélange de musc, d'ambre et de saule d'Égypte (*al-bān*) ³⁵. Parfum rare et précieux, il fut conçu pour la première fois à l'intention du calife al-Wāṭiq (r. 227/842-232/847) ³⁶. Quant à l'ambre de mer, al-Sarī al-Raffā' affirme que l'origine du terme 'anbar est incertaine et qu'il est de couleur jaune ³⁷. En poésie, on fait référence à l'ambre à la fois pour sa couleur dorée et pour son parfum. Les poètes al-Marrār et Abū Nuwās mentionnent ces deux qualités lorsque l'ambre est associé au musc, et assimilent sa couleur jaune à celle de la lune et à celle du vin lorsqu'il est versé dans une coupe ³⁸. Le même Abū Nuwās et le poète antéislamique Ibn al-Ra'ī al-Ġassānī ³⁹ comparent le parfum de l'ambre à l'haleine de leurs bien-aimées ⁴⁰. Al-Buḥturī (m. 284/897) et al-Tanūḥī (m. 384/994) rapprochent cette fragrance de celle apportée à leurs narines par la brise qui souffle sur le campement de l'aimée ⁴¹. Le terme 'abīr, synonyme de safran (*za'farān*), est utilisé quant à lui uniquement en rapport à sa couleur ⁴².

32. Le musc possède également une portée eschatologique, confirmée par le Coran. Dans la sourate des Fraudeurs, 83, 25-26, il est écrit qu'« un vin rare, cacheté par un cachet de musc » sera donné à boire aux purs qui iront au Paradis. Voir *Coran*, trad. D. Masson. Voir également QIAN 2008, p. 311.

33. Al-Waššā', *Kitāb al-Muwaššā'*, p. 162.

34. Al-Raffā', *Kitāb al-Muḥibb*, III, p. 143-144.

35. Al-Raffā', *Kitāb al-Muḥibb*, III, p. 146.

36. BESSARD 2008, p. 119.

37. Al-Raffā', *Kitāb al-Muḥibb*, III, p. 141.

38. Al-Raffā', *Kitāb al-Muḥibb*, III, p. 173 et IV, p. 158.

39. Les dates de mort de ce poète de l'époque préislamique sont inconnues.

40. Al-Raffā', *Kitāb al-Muḥibb*, III, p. 174 et III, p. 180. Concernant al-Ġassānī, voir Ziriklī IV, p. 220.

41. Al-Raffā', *Kitāb al-Muḥibb*, III, p. 182 et III, p. 136.

42. Al-Raffā', *Kitāb al-Muḥibb*, III, p. 184.

Les préparations odoriférantes que nous avons mentionnées ci-dessus sont composées, à une exception près, à partir des cinq substances aromatiques que le médecin Ibn Māsawayh (m. 284/857), qui exerçait à la cour des Abbassides, affirme être la base (*al-uṣūl*) de l'art de la parfumerie : le musc (*al-misk*), l'ambre gris (*'anbar*), le bois d'aloès (*'ūd*), le camphre (*kāfūr*) et le safran (*za'farān*)⁴³. Ces parfums étaient considérés comme supérieurs aux autres. Il est même possible que leur mention dans la poésie ait eu une influence sur les écrits « scientifiques »⁴⁴. Quoi qu'il en soit, ce sont des fragrances exquis, chères, qui demandent du savoir-faire dans leur préparation et représentent un marqueur social. Il n'est en effet pas donné à tous de s'en parfumer.

Des parfums interdits

Il est interdit aux personnes raffinées (*ẓurafā'*) de recourir à d'autres parfums que le musc, l'ambre, l'agalloche et le safran. Al-Waṣṣā' explique les raisons de cette interdiction.

Le camphre (*al-kāfūr*) est trop « froid » et l'on ne peut s'en parfumer que s'il fait très chaud, en cas de besoin impératif, ou lorsqu'on le met sur des braises en le mélangeant au musc et au safran. Ainsi préparé, il est excellent. L'interdiction faite aux *ẓurafā'* de se parfumer au camphre est la seule qui relève de la théorie médicale arabe médiévale, selon laquelle la bonne santé de l'individu est assurée par un mélange tempéré et équilibré des quatre humeurs qui règlent le bon fonctionnement du corps humain⁴⁵. La *barmakiyya* et les parfums similaires sont des fragrances interdites, car employées par les vauriens (*al-mutaqallilūn*)⁴⁶. L'onguent de *ḥulūq* (à base de safran) ne convient pas non plus aux raffinés, car c'est un parfum de femme. La *ġāliya*, décrite dans un paragraphe du *Kitāb al-mašmūm* qui lui est entièrement consacré, est une substance noire composée de musc, d'ambre et autres aromates et généralement employée comme cosmétique pour les cheveux⁴⁷. Son usage est défendu, car c'est un parfum adapté aux jeunes garçons (*ṣibyān*) et aux femmes esclaves (*imā'*)⁴⁸. Enfin, l'utilisation du *ḍafir* (un type de musc à l'odeur très forte) est déconseillée, car il laisse des traces de couleur sur la peau et sur les vêtements. Le Prophète aurait en effet recommandé que la vue soit dissociée de l'odorat dans la toilette

43. KING 2008, p. 175.

44. KING 2008, p. 178.

45. À ce propos voir BIESTERFELDT et GUTAS 1984, p. 21-55.

46. La *barmakiyya* est le résultat de la combinaison d'arbres à essences avec des épices et des aromates et elle était fréquemment utilisée dans les hammams au II^e/VIII^e et III^e/IX^e siècles. Il s'agissait donc bien d'un parfum communément utilisé et non réservé aux uniques élites (BESSARD 2008, p. 119).

47. Al-Raffā', *Kitāb al-Muḥibb*, III, p. 146-152.

48. La *ġāliya* aussi était un parfum communément utilisé dans les bains (BESSARD 2008, p. 119). Voir à ce propos l'article de Thierry Buquet dans ce volume (BUQUET 2015, p. 116), qui mentionne que la *ġāliya* est un « mélange d'ambre, de musc et d'encens, cité dans la poésie antéislamique. Al-Nuwayrī a compilé au XIV^e siècle plusieurs recettes de *ġāliya* (...) ».

des hommes et qu'une fragrance qui tache ne soit utilisée que sur les cheveux, là où sa trace n'est pas visible ⁴⁹.

Les femmes raffinées peuvent s'asperger, en plus des parfums qui leur sont propres, de tous ceux qui conviennent aux hommes. Parmi les fragrances licites figurent le *laḥālāḥ* (sic), le santal, le *ṣayyāḥ* (eau parfumée utilisée pour se laver), le girofle (*qurunful*), la *sāhiriyya* (sic), le *adqāl* (sic). Elles peuvent aussi se parfumer avec des pâtes odoriférantes (*ma'ḡūnāt*) et du safran, du *ḥulūq* ou du camphre. Il leur convient également de faire usage d'huiles parfumées comme la *barmakiyya* sultanienne, l'huile de violette (*al-banaḥsaḡ*) ou le vif-argent (*zi'baq*) ⁵⁰.

Quelques lignes plus bas, l'auteur insiste sur le fait que les fragrances qu'il a mentionnées ne sont autorisées qu'aux femmes, alors qu'elles sont formellement interdites aux hommes.

Cette liste commentée de parfums « licites » et « illicites » montre que, dans le code de raffinement du *Kitāb al-Muwaššā*, les individus sont reconnaissables à leur odeur. Les odeurs, comme les vêtements, les chaussures et les bijoux (à chacun desquels al-Waššā' consacre un paragraphe plus ou moins long), caractérisent l'être raffiné et sont donc un élément essentiel pour déterminer l'appartenance sociale et le genre d'un individu.

Certains parfums sont considérés comme « socialement inférieurs », car les esclaves, hommes et femmes, y ont recours. D'autres, comme la *barmakiyya*, renseignent sur la valeur des hommes qui les portent. Les femmes, enfin, peuvent s'asperger de toute essence, sans restrictions, alors que seuls certains parfums sont considérés comme virils et adaptés aux hommes.

Dans le cas des raffinés, les parfums sont donc un élément essentiel de l'esthétique de vie omni-compréhensive qui leur est prescrite.

De ceux qui « ne sentent pas la rose »

Si les fragrances constituent le symbole d'un statut social élevé, car l'art de se parfumer revêt une dimension à la fois esthétique et morale, les mauvaises odeurs sont au contraire associées à tout ce qui est bas, laid et vil.

Abū al-Qāsim

La *Risāla al-baḡdādiyya* s'ouvre sur une accumulation d'adjectifs et d'attributs décrivant Abū al-Qāsim, son personnage principal ⁵¹. Si ses qualités sont parfois contradictoires, les aspects négatifs prévalent néanmoins sur les traits positifs. Comme les autres sens, l'odorat est mis à contribution dans cette description exhaustive. Bien que l'auteur-narrateur lui

49. Al-Waššā', *Kitāb al-Muwaššā*, p. 162-163.

50. Al-Waššā', *Kitāb al-Muwaššā*, p. 164-165.

51. BALDA 2000, p. 374-382.

attribue la qualité de *ẓarīf* (raffiné) ⁵², Abū al-Qāsim ne ressemble guère aux raffinés dont nous avons décrit ci-dessus les habitudes en matière de cosmétique.

Ce personnage est ainsi qualifié ⁵³ :

1. Plus pourri que la fange des poissonniers (*ašham min ṭīn al-sammākīn*) ;
2. Plus fétide que l'odeur des tanneurs de cuir (*antan min riḥ al-dabbāgīn*) ;
3. Un tas de déchets dans la corbeille d'un chiffonnier (*dağra min ṣann qammāš*) ;
4. Une ordure sur une poubelle (*kuba 'alā mazbala*) ;
5. Plus nuisible que le fromage avancé en âge (*aḍarr min al-ğibn al-'atīq*) ;
6. Plus infect que les rats (*afsad min al-ğurdān*).

Les pestilences évoquées dans ce passage peuvent être classées en deux catégories. La première comprend celles qui se dégagent de la boue des poissonniers, des cuves des tanneurs et des déchets des chiffonniers. Ces relents évoquent des professions considérées comme malodorantes et socialement dévalorisées pour cette raison.

Dans la deuxième catégorie apparaissent d'autres effluves désagréables qui évoquent la nourriture avariée et renvoient aux mauvaises mœurs d'Abū al-Qāsim.

Les membres du mağlis d'Ispahan

Après avoir fait semblant de prier et de réciter nombre de versets coraniques, Abū al-Qāsim s'attaque aux membres de l'assemblée et décharge sur eux son éloquence ordurière. Ces personnages appartiennent à l'élite des notables d'Ispahan et jouent un rôle important dans l'administration de l'État. Néanmoins, l'éloquence d'Abū al-Qāsim et son inventivité dans la création des insultes les plus grossières, loin d'être inhibée par la puissance de ces personnages, en est au contraire redoublée. Parmi les cinq sens, la verve de ce personnage privilégie l'odorat puis la vue. L'ouïe n'intervient que lorsqu'Abū al-Qāsim décrit un joueur de tambour, et le goût est à peine évoqué lorsqu'il parle de mets pour lesquels un homme qui se donne des airs d'ascète irait jusqu'en Chine. Le toucher est totalement absent de cette diatribe.

Le secrétaire de chancellerie

À propos d'un secrétaire de chancellerie très puissant, Abū al-Qāsim affirme qu'il gère les affaires de l'État par des vents et qu'il « ne peut s'asseoir en tailleur sur un coussin sans laisser une vesse. ⁵⁴ » Lorsqu'ensuite on fait remarquer à notre orateur que le secrétaire en question possède une écriture parfaite et de l'éloquence, il réplique qu'« il parfume ses doigts avec le suc épais (*sulḥ*) dont les juifs enduisent les outres à beurre, ou mieux, avec la crotte d'un chien noir. Il faut qu'il se parfume aux vents des bains publics [...], ou bien

52. Le terme *ẓarīf* apparaît en effet parmi les adjectifs et attributs qui décrivent ce personnage, immédiatement suivi par son contraire, *saḥīf*, vulgaire (al-Tawḥīdī, *al-Risāla al-bağdādiyya*, p. 47).

53. Al-Tawḥīdī, *al-Risāla al-bağdādiyya*, p. 49-50.

54. Cette traduction, comme certaines de celles qui suivent, sont en partie inspirées de celles de René Khawam, p. 35.

qu'il s'introduise dans le vagin d'une vache qui broute du fumeterre.⁵⁵ » Enfin, lorsque les membres de l'assemblée recommandent à Abū al-Qāsim de prendre garde, car l'homme qu'il est en train d'insulter est puissant, cela redouble sa virulence : « C'est la trésorière Umm Mūsā, chargée de la fiente du poulailler ! C'est l'intendant du rivage qui garde les excréments de canard.⁵⁶ »

Dans *Ahlāq al-wazīrayn*, qui a été rédigé pour assurer « la vengeance d'un déçu du mécénat, appelé à la cour de princes avides de reconnaissance et qui s'estima sous-utilisé au regard de ses compétences, humilié et mal payé⁵⁷ », l'auteur justifie la démarche qu'il a adoptée avec sa satire de vizirs, mentionnant d'autres exemples d'épîtres critiquant les puissants de ce monde. Dans ces écrits satiriques, l'odorat est mis à contribution pour les discréditer : « Ceci sans compter la souillure de votre mise, la repoussante saleté de vos mains et la puanteur que vous exhalez.⁵⁸ » La venue au monde de la personne visée est aussi évoquée en termes scatologiques : « Vous êtes sans doute issu de quelque excrément fécondé par défécation [...]. Que Dieu maudisse cette double puanteur : deux poils de cul se sont frottés pour l'engendrer.⁵⁹ » Enfin, la corruption et le mensonge qui apparaissent dans les dires de ce puissant personnage en ont fait « un envieux à l'haleine fétide, un sycophante à l'odeur putride.⁶⁰ »

Dans ces descriptions, les mauvaises odeurs et les images repoussantes servent d'un côté à montrer que les personnages en question abusent de leur pouvoir, et de l'autre qu'ils ne sont pas dignes, à cause de leur bassesse morale et de leurs origines douteuses, d'exercer la charge dont ils sont investis. Elles visent à les rabaisser et à remettre en question leur valeur, en tant que personnes et comme agents de l'État. Les mauvaises odeurs contribuent de cette manière à façonner l'image comique et caricaturale d'un représentant du pouvoir en place. Elles véhiculent ainsi une critique à son égard et une attaque de l'institution qu'il représente.

Le soufi glouton

L'évocation des puanteurs ne sert pas seulement à railler le pouvoir politique, mais également à satiriser le milieu des hommes de religion. Après s'être épanché sur le secrétaire de chancellerie, c'est au tour de l'un des convives vêtu de laine grossière lui donnant des airs de soufi, d'être la victime de la verve d'Abū al-Qāsim. De l'avis de ce dernier, l'apparence du saint homme est trompeuse, car au lieu de conduire une vie d'ascète, détaché des biens de ce bas monde, il ne pense en réalité qu'à manger aux dépens des autres, au point qu'il se prostituerait pour humer le fumet d'une cuisine. Loin de cultiver un contact privilégié

55. Al-Tawhīdī, *al-Risāla al-bağdādiyya*, éd. 'A. aš-Šālīḡī, Manšūrāt al-Ġamal, p. 60 et trad., p. 36.

56. Al-Tawhīdī, *al-Risāla al-bağdādiyya*, éd. 'A. aš-Šālīḡī, Manšūrāt al-Ġamal, p. 60-61 et trad., p. 37.

57. Al-Tawhīdī, *Ahlāq al-wazīrayn*, trad. p. 10.

58. Al-Tawhīdī, *Ahlāq al-wazīrayn*, p. 60 et trad., p. 54.

59. Al-Tawhīdī, *Ahlāq al-wazīrayn*, p. 63 et trad., p. 56.

60. Al-Tawhīdī, *Ahlāq al-wazīrayn*, p. 64 et trad., p. 59.

avec Dieu à travers des pratiques mystiques, c'est dans le domaine des marmites qu'il est capable de distinguer l'invisible. En inversant le dire du Prophète qui prescrit aux musulmans de chercher la science où elle se trouve, fut-elle en Chine, Abū al-Qāsim déclare que cet homme, afin de dénicher une marmite, irait jusqu'au fin fond de l'empire byzantin, se trouverait-il en Chine ⁶¹. Cette fois-ci, ce sont les bonnes odeurs de cuisine qui servent à fustiger l'hypocrisie de ce soufi, qui, malgré ses apparences d'ascète, ne pense en réalité qu'à se remplir le ventre.

Un homme raffiné

Un homme qui se donne des allures de raffiné est fustigé « à coup de nez » pour sa vantardise. Abū al-Qāsim le traite de pot de chambre de Damas, de sexe de chien macérant depuis soixante-dix ans dans du lait souillé au fond d'une latrine, et d'étron de chien abandonné sur une poubelle et trempé dans l'urine d'une chienne ⁶². Les insultes qu'Abū al-Qāsim adresse à cet homme raffiné sont totalement opposées aux valeurs du raffinement. Alors que les raffinés sont censés, selon le *Kitāb al-Muwaššā*, respecter une hygiène de vie stricte, basée sur la propreté et sur un régime alimentaire particulier, le héros de la *Risāla* évoque, dans la description de ce convive, tout ce qu'il y a de plus sale et de plus répugnant. Ici aussi on entrevoit la portée critique des invectives prononcées par Abū al-Qāsim contre ces notables qui cachent leurs vices sous une belle apparence extérieure et oublient que le code du *ẓarf* réside aussi et surtout, dans des mœurs nobles et dans une conduite de vie irréprochable.

Bagdad versus Ispahan

L'évocation littéraire des fragrances et des pestilences ne sert pas seulement à définir les règles de comportement et à décrire les usages d'un groupe élitiste, ou, au contraire, à stigmatiser des hommes de pouvoir ou de religion : dans la *Risāla*, elle sert également à illustrer des querelles « de clocher ». Les odeurs sont en effet fondamentales dans la comparaison (*munāẓara*, litt. « dispute, controverse ») entre les villes de Bagdad et d'Ispahan qui occupe la partie centrale de la *Risāla*. Abū al-Qāsim alterne les propos élogieux visant Bagdad, et ses habitants, et des propos dénigrant Ispahan.

L'air et la terre

Abū al-Qāsim fait l'éloge de sa ville natale, Bagdad, qu'il compare à un paradis sur terre, auquel il oppose Ispahan. La brise qui souffle sur la cité irakienne porte le parfum de l'ambre et la terre sur laquelle elle est bâtie est pétrie de musc ⁶³. À Bagdad, les pommiers

61. Al-Tawhīdī, *al-Risāla al-baġdādiyya*, p. 63-65.

62. Al-Tawhīdī, *al-Risāla al-baġdādiyya*, p. 69.

63. Al-Tawhīdī, *al-Risāla al-baġdādiyya*, p. 90-91.

en fruit et le myrte embaument l'air de la nuit ; au matin, sa terre semble avoir été arrosée d'eau de rose. La rosée exhale du sol un parfum de camphre ⁶⁴.

À Ispahan, en revanche, on ne hume que la pestilence du fumier des écuries apportée par le vent. Ses rues ressemblent à des cloaques à ciel ouvert ⁶⁵. Selon l'interprétation qu'en donne Abū al-Qāsim, dont les ressources verbales paraissent intarissables, les noms persans que l'on attribue aux différents secteurs d'Ispahan témoignent également de sa saleté et des effluves fétides qui règnent sur cette ville. Les noms persans de ces quartiers peuvent être traduits en français par « fumier du jardin » (*Sārmarana*), « décharge d'immondices » (*Kulmirāy*), « barbe à pet » ou « celui qui vient lâcher un vent dans vos barbes » (*Aḏār*), « crotte desséchée » (*Kūr Samān*) et « barbe à crotte » (*Kūršān*) ⁶⁶.

Alors que l'habileté des maîtres artisans de Bagdad est prodigieuse, le corps de métier le plus florissant à Ispahan est constitué par les éboueurs qui, dans les rues, empoisonnent les narines des passants et se battent pour revendre les excréments qu'ils ont amassés ⁶⁷. Ces passages montrent que la propreté d'une ville et le traitement de ses déchets étaient des valeurs importantes dans la société arabe aux IV^e/X^e et V^e/XI^e siècles et que la qualité « olfactive » de l'air dans un milieu urbain contribuait à en faire la réputation.

Les habitants

L'environnement olfactif d'une ville tient en grande partie aussi à ses habitants. De l'avis d'Abū al-Qāsim, nul dans Ispahan ne porte comme à Bagdad des vêtements faits d'étoffes précieuses en provenance des quatre coins de la *Dār al-islām*, que l'on dirait « mélangées d'ambre et tissées de lumière printanière. ⁶⁸ » En revanche, si l'on essorait la chemise d'un habitant d'Ispahan, on pourrait en tirer une jarre entière d'huile à l'odeur fétide, car leurs habits et leurs maisons sentent les bains publics ⁶⁹. Sur les marchés de la ville, on chercherait en vain des parfums exquis et des essences précieuses, dont les Bagdadiens se parfument et parfument leurs intérieurs, car les habitants d'Ispahan ignorent jusqu'à leur existence ⁷⁰.

Les mets de Bagdad sont sans comparaison avec ceux d'Ispahan ⁷¹. À l'heure de desservir aussi, les fragrances sont très présentes dans la capitale irakienne, alors qu'à Ispahan – déclare Abū al-Qāsim, sans montrer le moindre respect pour ses hôtes – « tous vos potages puent comme les pets d'un fiévreux, ou les rots provoqués par un aliment

64. Al-Tawḥīdī, *al-Risāla al-baḡdādiyya*, p. 109, 110 et 111.

65. Al-Tawḥīdī, *al-Risāla al-baḡdādiyya*, p. 91.

66. Al-Tawḥīdī, *al-Risāla al-baḡdādiyya*, p. 93 et trad. p. 72-73.

67. Al-Tawḥīdī, *al-Risāla al-baḡdādiyya*, p. 110

68. Al-Tawḥīdī, *al-Risāla al-baḡdādiyya*, p. 133.

69. Al-Tawḥīdī, *al-Risāla al-baḡdādiyya*, p. 150.

70. Al-Tawḥīdī, *al-Risāla al-baḡdādiyya*, p. 138-147.

71. Al-Tawḥīdī, *al-Risāla al-baḡdādiyya*, p. 151-163.

indigeste.⁷² » Enfin, alors que dans les rues de Bagdad on peut voir de superbes montures, qui n'ont rien à envier à celles qui sont chantées dans la poésie préislamique et reflètent l'image de leurs maîtres⁷³, les canassons d'Ispahan contribuent avec leurs vents et leurs crottins à polluer l'air de la ville⁷⁴.

Le discours d'Abū al-Qāsim vise clairement ici à critiquer le manque de raffinement des habitants d'Ispahan, qui, à la différence des Bagdadiens, ne se préoccupent ni de se procurer les produits les plus coûteux et les plus luxueux de l'époque, ni d'acheter des montures nobles et admirables, car leurs goûts sont vils et populaires.

Les esclaves chanteuses et les éphèbes

Le dernier élément de comparaison que nous avons choisi de présenter n'est pas des moindres. Les esclaves chanteuses et les éphèbes musiciens d'un cénacle représentent la richesse et le statut social élevé de leurs maîtres et « font et défont les réputations à leur gré et imposent une esthétique de l'existence, et un art de vivre et de dire l'amour.⁷⁵ » Ils contribuent ainsi à créer la réputation d'une ville ou, du moins, celle de ses élites.

Dans la description de la *qayna* (esclave chanteuse) de Bagdad, Abū al-Qāsim reprend les topos poétiques traditionnels du *ḡazal*, que nous avons vu apparaître dans la description de la femme chez al-Sarī al-Raffā' :

نكهتها عنبر وغالية وثغرها لؤلؤ وكافور

(Son haleine est ambre et *ḡālia*, sa bouche perles et camphre !) ⁷⁶

En prose aussi Abū al-Qāsim exalte le parfum qui se dégage de la *qayna* lorsqu'elle entre dans un salon⁷⁷. Il n'en va pas de même pour l'esclave chanteuse d'Ispahan dont la salive, lorsqu'elle postillonne, empoisonne même les vipères et dont l'haleine fissure le sol⁷⁸. Son orifice anal est comparé à une bouche d'égout sortant d'un mur en ruine⁷⁹ et ses aisselles sentent l'oignon⁸⁰, pour ne pas parler de sa sueur dont l'odeur est comparée à celle des excréments⁸¹. La liste des pestilences que dégage l'esclave chanteuse d'Ispahan sont plus nombreuses encore, mais nous nous limiterons à ces quelques exemples. Il en va de même pour l'échanson, dont l'image stéréotypée fixée après les III^e/IX^e-IV^e/X^e siècles comme celle

72. Al-Tawḥīdī, *al-Risāla al-baḡdādiyya*, p. 167-168 et trad., p. 116 :

تفوح ريح الغضائر إذا قدمت كريح فسا المحموم أو جشاء المتخوم

73. Al-Tawḥīdī, *al-Risāla al-baḡdādiyya*, p. 114-127.

74. Al-Tawḥīdī, *al-Risāla al-baḡdādiyya*, p. 127-132.

75. CHEIKH-MOUSSA 2008, p. 98.

76. Al-Tawḥīdī, *al-Risāla al-baḡdādiyya*, p. 195.

77. Al-Tawḥīdī, *al-Risāla al-baḡdādiyya*, p. 197.

78. Al-Tawḥīdī, *al-Risāla al-baḡdādiyya*, p. 205-206 : ريقة لو نمج مجاً على الأعفى لباتت لليلة الملدوغ تفوح :

79. Al-Tawḥīdī, *al-Risāla al-baḡdādiyya*, p. 209 : رسحاء مبعرها في أصل عصعصها كأن بريح في حائط خرب :

80. Al-Tawḥīdī, *al-Risāla al-baḡdādiyya*, p. 214 : وابط كأن نسيم الصنان بقطع فيه بياض البصل :

81. Al-Tawḥīdī, *al-Risāla al-baḡdādiyya*, p. 216.

d'un jeune homme raffiné « au visage agréable, aux vêtements propres, sentant bon et ayant de bonnes manières », se voit renversée ⁸².

L'éloquence ordurière d'Abū al-Qāsim plonge ses racines dans les règles de bienséance et dans les codes du *ḡazal*, et agit comme un miroir déformant afin de dénoncer le mauvais goût littéraire des gens d'Ispahan ainsi que la vulgarité des plaisirs auxquels ils s'adonnent. Une revendication anti-shu'ūbite n'est également pas à exclure parmi les motivations de l'auteur ⁸³. Quoi qu'il en soit, les odeurs jouent un rôle essentiel dans la description de ces deux villes, qu'elles soient positives ou négatives. La liste des parfums de la ville de Bagdad et des pestilences d'Ispahan pourrait être allongée mais les exemples cités suffisent à montrer que l'extraordinaire éloquence d'Abū al-Qāsim, capable de s'exercer dans les domaines les plus différents, construit une sorte de géographie olfactive des milieux urbains. Même lorsqu'il s'agit de villes, l'odorat est mis à contribution dans la définition du raffinement et de la noblesse. Autrement dit, les odeurs que l'on respire dans une ville sont essentielles pour établir son rang, pour en faire l'éloge ou pour la rabaisser. Grâce à ce guide « touristique » des senteurs, même un aveugle serait capable de se repérer.

Conclusion

Que ce soit dans la description des personnes ou dans celle des villes, les odeurs, bonnes ou mauvaises, représentent un élément fondamental de la distinction sociale. Dans le *Kitāb al-Muwaššā*, bien qu'accompagné d'autres composantes, le parfum sert à déterminer la position sociale d'un individu dans la société et c'est en grande partie à l'odeur que l'on reconnaît le raffiné. L'odeur devient ainsi un code, un marqueur social, qui, au-delà des clichés littéraires, avait probablement pour fonction de permettre à chaque individu de revendiquer son appartenance sociale et son origine ou de stigmatiser celle de ceux qui sentaient différemment.

Au-delà du statut social de l'individu, les odeurs témoignent aussi des qualités morales. Alors que les bonnes mœurs « sentent bon », la pourriture morale transpire de l'individu et trouve son expression dans les pestilences qui émanent de son corps. Dans la littérature occidentale, la vilénie est plus associée à la laideur qu'à la puanteur ⁸⁴, et cette dernière indique plutôt une origine sociale modeste. En revanche, dans l'imaginaire social arabe médiéval, les odeurs reflètent également les mœurs et l'odorat contribue ainsi à créer une image complète de beauté ou de laideur, qui correspond à la pureté ou à la corruption morale.

82. CHEIKH-MOUSSA 2008, p. 102.

83. YASIR 2003, p. 60.

84. Nous pensons, par exemple, au *Portrait de Dorian Gray* d'Oscar Wilde.

Bibliographie

Sources

- Abū al-Muṭahhar, Al-Azdī, *Ḥikāyat Abī l-Qāsim*, éd. A. MEZ, Heidelberg, Carl Winter's Universitätsbuchhandlung, 1902.
- Al-Tawḥīdī, Abū Ḥayyān, *al-Risāla al-baġdādiyya*, éd. 'A. AŞ-ŞĀLĠĠ, Manşūrāt al-Ġamāl, Beyrouth, 1997, trad. René KHAWAM, *24 heures de la vie d'une canaille*, Paris, Phébus, 1998.
- Al-Tawḥīdī, Abū Ḥayyān, *Aḥlāq al-wazīrayn*, Beyrouth, éd. Dār Şādir, 1992 ; trad. Frédéric LAGRANGE, *La satire des deux vizirs*, Paris, Sindbad Actes Sud, 2004.
- Al-Sarī al-Raffā', *al-Muḥibb wa-l-maḥbūb wa-l-mašmūm wa-l-mašrūb*, Damas, éd. Maṭbū'āt maġma' al-luġa al-'arabiyya bi-Dimaşq, 1986.
- Al-Waššā', *Kitāb al-Muwaššā*, Beyrouth, éd. Dār Şādir, 1965.

Références

- 'AĠĠ M.Ġ. 1987, « Ḥikāyat Abī l-Qāsim al-Baġdādī wa l-Buwāyhiyīn », *Afāq 'arabiyya*, Bagdad, juin 1987.
- BALDA Monica 2000, *Le personnage d'Abū l-Qāsim dans la Ḥikāyat Abī l-Qāsim d'Abū al-Muṭahhar al-Azdī : portrait d'un écornifleur éloquent et contestataire*, Mémoire de D.E.A. sous la direction de Katia ZAKHARIA, Université Lumière-Lyon II.
- BALDA Monica 2003, « Marginalité et éloquence contestataire : le personnage d'Abū l-Qāsim dans la Ḥikāyat Abī l-Qāsim, d'Abū al-Muṭahhar al-Azdī », in Cristina de la PUENTE (éd.), *Identidades marginales*, Madrid, CSIC (Estudios Onomasticos-biograficos de al-Andalus XIII), p. 370-393.
- BESSARD Fanny 2008, « Pratiques sanitaires, produits d'hygiène et de soin dans les bains médiévaux (VIII^e/IX^e siècles) », *Bulletin d'Études Orientales* LVII, p. 111-125.
- BIESTERFELDT Hans et GUTAS Dimitri 1984, « The malady of Love », *Journal of the American Oriental Society* 104/1, p. 21-55.
- CHEIKH-MOUSSA Abdallah 2008, « Figures de l'échanson (sāqī) dans la littérature arabe médiévale », in Veronique GELY (éd.), *Ganymède ou l'échanson. Rapt, ravissement et ivresse poétique*, Paris, Presses universitaires de Paris ouest, p. 95-104.
- CORBIN Alain 2008, *Le miasme et la jonquille*, Paris, Flammarion.
- ENDERWITZ Susanne 1989, « Du fatā au zarīf », *Arabica* XXXVI, p. 125-142.
- EVANS Suzanne 2002, « The scent of a martyr », *Numen* 49/2, p. 193-211.
- GABRIELI Francesco 1960, « Abū l-Muṭahhar al-Azdī », in *Encyclopédie de l'Islam* (2^e éd.), Suppl., 31a, Leyde, E.J. Brill.
- GIFFEN Lois Anita 1989, « Zarf », in Julie Scott MEISAMI et Paul STARKY (éd.), in *Encyclopaedia of Arabic Literature* II, Londres, Routledge, p. 821-822.
- HARVEY John H. 1993, « The book of Abū' l-Khayr », *Garden History* 21/1 (Summer 1993), p. 118-120.
- IBN DĀNIYĀL Muḥammad 2015, *Three Shadows Plays*, éd. Paul KAHLE, Oxford, Gibb Memorial Trust.
- JACQUET Chantal 2010, *Philosophie de l'odorat*, Paris, PUF.
- KING Anya 2008, « The Importance of Imported Aromatics in Arabic Culture: Illustrations from pre-Islamic and Early Islamic Poetry », *Journal of Near Eastern Studies* 67/1, p. 175-189.

- MILWRIGHT Marcus 2003, « The balsam of Matariyya: An exploration of a Medieval panacea », *Bulletin of the School of Oriental and African Studies* 66/2, p. 193-209.
- MONTGOMERY James 2004, « *Zarīf* », in *Encyclopédie de l'Islam* (2^e éd.), XI, 460ab, Leyde, E.J. Brill.
- QIAN Ailin 2008, « Spice, Spiced Wine, and Pure Wine », *Journal of the American Oriental Society* 128/2, p. 311-316.
- RAVEN Wim 2004, « al-Waššā' », in *Encyclopédie de l'Islam* (2^e éd.), XI, 175a-176b, Leyde, E.J. Brill.
- SADAN Joseph 1991, « Maiden's Hair and Starry Skies », in Sasson SOMEKH (éd.), *Israel Oriental Studies, Studies in Medieval Arabic and Hebrew Poetics*, E.J. Brill, Leyde, p. 57-90.
- STERN Samuel Miklos 1960, « Abū Ḥayyān al-Tawḥīdī », in *Encyclopédie de l'Islam* (2^e éd.), I, 130a-131a, Leyde, E.J. Brill.
- SEIDENSTICKER Tilman 1989a, « Al-Sarī al-Raffā' », in Julie Scott MEISAMI et Paul STARKY (éd.), *Encyclopaedia of Arabic Literature* II, Londres, Routledge, p. 690.
- SEIDENSTICKER Tilman 1989b, « Ibn Taṭṭariyya », in Julie Scott MEISAMI et Paul STARKY (éd.), *Encyclopaedia of Arabic Literature* I, Londres, Routledge, p. 377.
- SZOMBATHY Zoltan 2013, *Mujūn, Libertinism in Medieval Muslim Society and Literature*, Gibb Memorial Trust, Exeter.
- VAN GELDER Geert Jan Henk 1989, « Ibn Lankak », in Julie Scott MEISAMI et Paul STARKY (éd.), *Encyclopaedia of Arabic Literature* I, Londres, Routledge, p. 347.
- YASIR Suleiman 2003, *The Arabic Language and National Identity: A Study on Ideology*, Edinburg University Press, Édimbourg, Edinburg University Press.
- ZIRIKLĪ Ḥayr al-Dīn 1977, *al-A'lām*, Beyrouth, Dār al-ʿilm li l-malāyīn.